



## LA VISITE DE LA FANFARE

De Eran Kolirin, Israël, 2007, 1h26.

Le film commence par un quiproquo : un nom de lieu mal prononcé (Beit Hatikvah au lieu de Petah Tikvah : la destination de la fanfare) et un manque d'attention de la part du jeune Khalid. Cet accident est un prétexte ici pour faire un film sur une rencontre inattendue et touchante entre des hommes et des femmes qui ont chacun une histoire personnelle, faite de blessures cachées et d'espoirs.

Un film sur quatre personnages : trois égyptiens et une israélienne.

Le film se déroule sur un après-midi et une nuit. Ces quelques heures vont révéler petit à petit des bribes de leur vie et de leur passé parfois douloureux. Sauf qu'ici, le réalisateur a décidé de traiter cette histoire sous la forme de la comédie. Dès le début du film, nous savons que ce sera un film d'aventure tragi comique. L'image que l'on retient du film une fois terminé, ce sont les neuf musiciens avec leur uniforme militaire bleu qui se détachent clairement d'un fond souvent jaune ou béton. Le décalage entre eux et l'espace dans lequel ils se perdent (aéroport, restaurant, boîte de nuit, banlieue...) est énorme : nous sommes aussi surpris que Dina et les habitants du village israélien.

Les situations absurdes, que l'on retrouve également chez **Jacques Tati**, **Buster Keaton**, **Aki Kaurismaki**, **Elia Suleiman**... font la réussite du film. Elles sont filmées souvent avec des plans fixes et longs à l'image de cette **scène dans la discothèque** où le jeune arabe apprend à l'israélien l'art de la drague :

### Analyse de la scène :

Une scène théâtrale, où tous les trois personnages sont de face. Nous assistons à une chorégraphie bien chronométrée, précise et drôle, sans mots ni gestes spectaculaires. Un plan-séquence qui dure relativement beaucoup et où le hors champ est signalé par la musique seulement. Les intentions du réalisateur sont ici résumées en quelques minutes, où il nous dit quelque chose des relations entre Israël et le monde arabe. Les rencontres peuvent parfois se faire sans tension. Il n'y a pas ici d'hostilité particulière entre les ennemis d'hier, seulement une gêne quand les deux se regardent en chien de faïence.

Tout est regard, longueur et silence. Un burlesque oriental tendre et retenu. Cette absurdité qui se dégage de la situation (trois personnages silencieux qui sont assis face à la caméra) renvoie à l'absurdité du conflit israélo arabe, un conflit de voisinage. Tout le monde revendique le même pays alors qu'il y a de la place pour les deux. Le film le montre ici : on peut cohabiter ensemble. La lenteur, en outre, renvoie à la vie là-bas. Mais cette lenteur est propice à l'observation. Le réalisateur observe les gestes, les regards, les positions de chacun.

*« Le sentiment final est un film harmonieux fait de contrastes. Un univers composé de notes graves et aigües. La poésie ici sort d'une banale cantine de shawerma, alors que le grandiose concerto se joue dans une chambre d'enfant encombrée. Ce genre de contradiction permet d'obtenir un effet comique et dramatique. »*

Eran Kolirin